

# Ces femmes prêtes à mourir



Keystone-a

Doctorante à l'Université de Fribourg, Géraldine Casutt veut comprendre ce qui pousse des femmes à se mettre au service de l'Etat islamique. Jusqu'à préparer des attentats.

Elle parle d'une voix douce. On doit presque tendre l'oreille, dans le café de l'Ancienne gare de Fribourg, pour l'entendre expliquer comment, à un moment de sa vie, elle a passé tous ses jours et toutes ses nuits à parler par écran interposé avec des femmes engagées dans l'un des mouvements les plus violents de ce début de siècle: le groupe Etat islamique (EI).

## LA FIERTÉ D'UNE MÈRE

On ne s'attaque pas à un tel sujet de doctorat par hasard. Issue d'une famille dans laquelle la religion n'a jamais laissé indifférent, Géraldine Ca-

sutt s'interroge tôt sur ce que les gens en font. Passionnée par le Proche-Orient, c'est à Hébron, en Palestine, où elle s'est rendue en observatrice en 2011, que la trentenaire est confrontée pour la première fois au culte du martyr. «J'ai été invitée dans une famille qui avait perdu un fils tué par l'armée israélienne. La mère était triste, mais fière aussi. Je me suis demandé: la société aurait-elle réagi de la même façon si c'était une femme qui était morte ainsi?»

Après sa maturité à Bienne et son master en sciences des religions à l'Université de Fribourg, Géraldine Casutt devient assistante. C'est là qu'elle for-

Une femme palestinienne à Gaza lors de l'Islamic jihad rally. La cause palestinienne a suscité nombre de «martyres».

# pour l'islam

mule son projet de thèse: analyser la place et le rôle des femmes dans le djihad. Elle reçoit une volée de critiques: «On m'a dit: ce n'est pas un sujet, tu ne parles pas arabe, tu n'as pas de racines musulmanes...», énumère-t-elle en sirotant tranquillement son espresso.

Faisant fi des objections, elle entame des lectures préliminaires pour découvrir que les femmes sont quasi absentes de la littérature sur le djihad. Les rares auteurs qui les mentionnent évoquent des raisons sentimentales pour justifier leur engagement dans des mouvements radicaux. «On n'imagine pas qu'une femme s'engage par pure idéologie politique tant la violence féminine est perçue comme peu naturelle», explique Géraldine Casutt.

## DES NUITS SUR LE WEB

Après la théorie, la pratique. Pour recueillir la parole des militantes, la chercheuse s'immerge dans le web djihadiste en 2013. En «likant» des groupes d'intérêt sur Facebook, en commentant des vidéos et des photos de propagande, elle espère amorcer un dialogue avec des femmes âgées de 18 à 32 ans qui vivent en Syrie, en Belgique ou en France et qui rêvent de participer à l'instauration du califat.

Les débuts sont difficiles. «J'ai pris beaucoup de 'vents' en annonçant tout de suite que j'étais chercheuse», raconte-t-elle avec un sourire. Elle adopte alors l'approche humble de celle qui veut «apprendre» sans jamais tricher ni mentir sur son identité. Le moindre faux pas peut lui valoir d'être «sur la liste», entendez par là d'être la cible d'une fatwa du groupe Etat islamique la condamnant à mort.

Souvent interrogée par les journalistes, Géraldine Casutt se méfie pourtant des médias, notamment télévisés, dans lesquels des «spécialistes parfois autoproclamés participent au grand show médiatique autour du djihadisme». Elle a toujours refusé ce type d'interviews. «Les djihadistes regardent les mêmes chaînes télévisées que nous et savent exactement qui

travaille sur eux. Et puis, si j'ai le devoir d'informer, je ne veux pas le faire n'importe comment», explique la chercheuse. Publier le fruit de ses recherches représente aussi un risque, nécessaire

celui-là. «Il arrivera peut-être un jour que je doive vivre sous protection policière, mais je refuse de me censurer par peur – cela signifierait qu'ils ont gagné», affirme-t-elle.

Au fil des mois, Géraldine Casutt a gagné la confiance de ses interlocutrices. «L'une d'elles m'a dit: 'Je n'aime pas être analysée, autant que ce soit par toi'». Elle assume totalement la proximité qu'elle a parfois établie. «On ne peut pas lutter contre un phénomène en refusant de s'en approcher d'aussi près que possible, de l'analyser et, oui, de le comprendre», soutient la chercheuse. Mais ces militantes gardent une part d'inaccessible. «On peut tenter de saisir le comment. Le pourquoi, lui, nous échappe à jamais», lâche-t-elle.

## DRÔLES ET INSOUMISES

Géraldine Casutt ne saurait dire avec certitude avec combien de candidates au départ ou de femmes djihadistes vivant en Syrie elle a discuté par écran interposé. Une chose est sûre: ces militantes n'ont pas de profil type. «Elles ont souvent un père absent, un premier contact brutal et mal vécu avec la mort et... une passion pour la

**«Elles ne sont pas dociles. Souvent, ce sont elles qui décident, pas leurs maris.»**



Aline Jacquot

lecture. Rien que de très banal», souligne la doctorante. Les surprises, c'est du côté de leur personnalité qu'il faut les chercher. «Elles ne sont pas dociles. Souvent, ce sont elles qui décident, pas leurs maris. Beaucoup d'entre elles ont vraiment de l'humour et les mêmes références culturelles que nous», raconte Géraldine Casutt qui glisse avoir passé des heures à parler de la série *Friends* avec une djihadiste.

La trentenaire n'aime pas les clichés. Pas de chance, elle a choisi un sujet où ils abondent. Comme, par exemple, l'idée que l'Etat islamique fonctionnerait comme une secte: «Réduire l'adhésion à l'EI au résultat d'un lavage de cerveau, c'est nier l'engagement et la rationalité de la personne, ce qui empêche de la comprendre», réagit-elle. Elle s'interroge sur les affirmations récurrentes selon lesquelles «l'islam, ce n'est pas ça» et espère que les musulmans qui refusent cette violence au nom de leur religion s'affirmeront davantage à l'avenir dans l'espace public.

**Géraldine Casutt, doctorante de l'Université de Fribourg.**

(suite en page 34)

Une femme sur les Champs-Élysées à Paris. Le discours français accentue l'opposition «eux et nous», dit Géraldine Casutt.

On ne résiste pas à l'envie de poser la question qui taraude les esprits: est-il possible de combattre le djihadisme? «Oui, mais cela ne se fait pas en quelques semaines. Il faut un travail de prévention au niveau local, comme ce que la Suisse a mis en place», explique la chercheuse qui participe au projet socio-éducatif genevois «Gardez le lien» visant à prévenir la radicalisation dans le canton.

### LA SURENCHÈRE FRANÇAISE

Pour Géraldine Casutt qui donne régulièrement des conférences dans l'Hexagone, Paris cumule au contraire toutes les erreurs: «La France travaille dans l'urgence, le sécuritaire, l'émotionnel. Son discours de surenchère basé sur la binarité nous/eux ne profite à personne», affirme-t-elle. Certes, la Suisse n'a jamais été visée par un attentat, mais elle sera touchée comme les autres par ce que la chercheuse qualifie de «plus grand enjeu pour l'avenir»: le retour en Europe des enfants nés en Syrie. Le Vieux Continent n'en est qu'aux débuts de sa lutte contre le djihadisme.

### UNE PIERRE NOIRE

Passer des heures à décortiquer un phénomène de violence extrême laisse des traces, et Géraldine Casutt a vécu plus d'un moment difficile. Elle n'a pourtant jamais pensé à abandonner sa thèse. «J'espère la soutenir d'ici deux ans», précise-t-elle en portant la main à son cou. Y brille une chaînette ornée d'une pierre noire



Keystone-a

gravée d'une formule de protection en arabe, cadeau d'un ami palestinien. Le médaillon l'a accompagnée tout au long de ces années. «Je le porte lorsque je suis dans mon rôle de chercheuse, pour faire la distinction

avec le 'moi' de la vie normale», précise-t-elle d'une voix douce. Son talisman pour ressortir du monde des djihadistes après en avoir exploré toute la sombre complexité. ■

Aline Jaccottet

## Le prix du paradis

Le sujet de sa thèse de doctorat, explique Géraldine Casutt sur son site, réunit ses trois centres d'intérêt: la violence dans la religion, les femmes en islam et la construction d'une utopie. Après les bombes humaines féminines dans la société palestinienne, elle s'est tournée vers les «veuves noires» de Tchétchénie, ces femmes qui se faisaient sauter pour venger leurs compagnons tombés au combat. Les unes et les autres étant considérées comme victimes plus que comme responsables de ces comportements suicidaires.

Puis vint la guerre en Syrie, pays où semblait se réaliser l'utopie d'un nouveau califat. Des jeunes femmes sont parties en Syrie, d'autres soutiennent le djihad depuis la France, la Suisse, la Belgique. Elles sont sœurs, mères, épouses, veuves de combattants ou simplement militantes fascinées souvent par la mort. Leur récompense, croient-elles, sera de «pouvoir intercéder en faveur de 70 personnes qui pourront ainsi accéder au paradis», dit la chercheuse dans une interview donnée au *Temps*. «Mourir pour le djihad est donc perçu comme un acte altruiste.» ■ PF